

3^e Année - N° 84.

Le numéro : 25 centimes

25 Mai 1916.

LE PAYS DE FRANCE



Etienne Clémentel
MINISTRE du COMMERCE

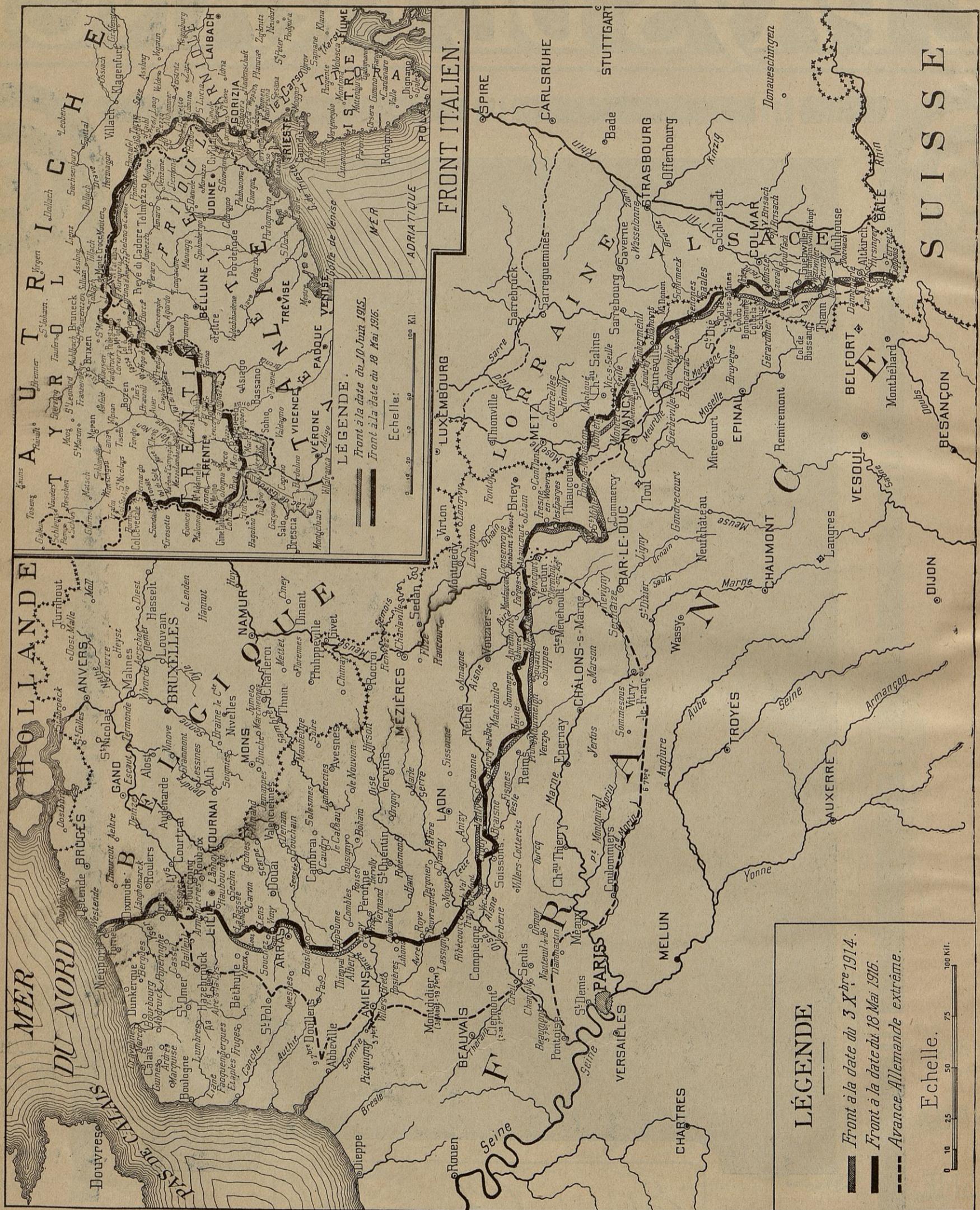
Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France... 15 Frs

Édité par
Le Matin
246
boulevard Poisson
PARIS

Abonnement pour l'Etranger... 20

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 11 AU 18 MAI 1916

PENDANT qu'une accalmie relative se produisait dans la région de Verdun, le front britannique était soumis en plusieurs endroits à de rudes assauts ; nos alliés résistaient avec la ténacité qu'on leur connaît, puis reprenaient l'offensive à leur tour et enregistraient quelques beaux succès.

Dans la soirée du 11 mai, après un violent bombardement, les Allemands attaquaient l'armée britannique près de Vermelles et s'emparaient de 500 mètres de tranchées ; nos alliés contre-attaquaient pendant la nuit et reprenaient la plus grande partie du terrain perdu. Le lendemain, c'est entre la Somme et Maricourt que les Allemands prononçaient trois attaques. Les troupes britanniques les rejetaient dans leurs lignes. Pendant la nuit du même jour, les lignes anglaises étaient attaquées sur trois points différents aux environs du bois de Ploegsteert, situé en Belgique à 4 kilomètres au nord d'Armentières. Une colonne allemande, soutenue par le feu de canons de tous calibres, put atteindre les tranchées de nos alliés ; elle fut immédiatement repoussée par une contre-attaque. Les deux autres colonnes arrivaient aux parapets lorsqu'une charge foudroyante des Ecossais les rejeta, avec de grosses pertes, dans leurs tranchées.

Le 14 mai, journée de luttes d'artillerie et de mines.

Le 15, attaque allemande au sud d'Hébuterne ; elle est repoussée.

Le même jour, les troupes des fusiliers du Lancashire occupent une partie de la ligne avancée du front allemand sur les hauteurs de Vimy et infligent à l'ennemi des pertes considérables. Des combats autour de cette position se sont poursuivis pendant deux jours ; sous les rafales de l'artillerie allemande, nos alliés ont dû abandonner un des entonnoirs qu'ils avaient occupés sur la crête qui domine la plaine de Gohelle.

Une incursion de deux détachements écossais dans les tranchées ennemis au nord de Rovincourt réussit parfaitement et causa aux Allemands des pertes sensibles.

La lutte d'artillerie, au cours de cette période, fut intense de part et d'autre ; elle se prolongea sur tout le front de l'armée belge. C'est aux environs de Dixmude qu'elle a été particulièrement vive. Le 11 mai, des détachements allemands ont tenté, à deux reprises, d'occuper un élément de tranchée au bord de l'Yser ; l'infanterie belge les a repoussés à chaque fois. Le 14 et le 17, nouvelles tentatives de l'ennemi suivies du même échec.

Sur notre front, les Allemands ont tâté nos lignes en Picardie et en Champagne ; ils ont été reçus de belle façon.

Le 12 mai, nous avons repoussé un coup de main sur une de nos tranchées du bois des Loges, au sud de Roye.

Le 14, au sud de la Somme, près de Vermandovillers, nous avons été plus heureux que les Allemands ; notre coup de main a réussi et nous a permis de nettoyer de ses occupants une tranchée ennemie de première ligne. Vermandovillers, au nord de Chaulnes et de Lihons-en-Santerre, est situé sur le chemin conduisant de Chaulnes à Cappy et, sur l'autre rive de la Somme, à Maricourt où les Anglais ont été attaqués. Les tranchées françaises et allemandes, qui coupent le pays de Santerre jusqu'à la Somme, sont aux abords de ce village.

Le 17, une forte reconnaissance qui tentait d'aborder nos lignes entre l'Oise et l'Aisne, aux abords de Quennevières, était contre-attaquée et dispersée en laissant des morts sur le terrain. Le même jour un détachement ennemi subissait un échec en essayant d'aborder une de nos tranchées au sud de Nouvron.

En Champagne, grande activité des deux artilleries dans les secteurs de Maisons-de-Champagne et de la butte du Mesnil. Nous enlevons un ouvrage ennemi le 14, et ramenons des prisonniers. Le 15, le bombardement redouble et les Allemands attaquent sur divers points de ce front, mais avec de faibles effectifs ; ils sont arrêtés par nos feux ou repoussés par nos contre-attaques.

En Argonne, lutte de mines à notre avantage ; à la Fille-Morte, nous faisons sauter une tranchée allemande.

Devant Verdun, après une accalmie employée sans doute par les Allemands à une réorganisation de leurs régiments décimés, les combats ont repris avec violence notamment sur la rive gauche de la Meuse, à la cote 304 et au Mort-Homme.

Le 11 mai, les Allemands tentaient vainement de nous déloger, au cours de la nuit, des positions que nous avions conquises la veille sur les pentes ouest du Mort-Homme ; deux attaques successives étaient repoussées par nos feux. Le lendemain, des combats partiels nous permettaient même d'élargir nos positions au sud-est de Haucourt. Sur la rive droite, après un intense bombardement, l'ennemi attaquait au sud-est du fort de Douaumont ; il était complètement repoussé. En fin de journée, il revenait à l'assaut, mais n'était pas plus heureux ; il perdait du monde et devait rentrer dans ses lignes.

Le 13, nous réalisons quelques progrès sur la rive gauche de la Meuse aux abords de la cote 287 et nous repoussons deux attaques, l'une à l'ouest de la cote 304, l'autre sur les pentes nord-est du Mort-Homme.

Les journées suivantes sont relativement calmes ; pas d'attaques d'infanterie, sauf aux Eparges où une forte reconnaissance ennemie est dispersée et sur les Hauts-de-Meuse où nos patrouilles nettoient les tranchées ennemis sur un front de 200 mètres environ et ramènent des prisonniers.

Le 17, les combats reprennent avec violence sur la rive gauche de la Meuse. Les Allemands ont amené des troupes fraîches ; ils essaient, dans la nuit, d'enlever le réduit du bois d'Avocourt ; repoussés par nos feux, ils subissent des pertes très sérieuses. Ils reviennent à la charge vers la fin de la journée attaquant le bois d'Avocourt et la cote 304. Nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses arrêtent l'ennemi qui subit encore des pertes élevées.

De notre côté nous exécutions, dans la nuit, un heureux coup de main, au nord de la cote 287, sur une tranchée allemande dont les occupants étaient tués ou faits prisonniers. A la même heure, nos troupes enlevaient, après un combat acharné, un fortin ennemi solidement organisé sur la pente nord-est de la cote 304.

Ces tentatives infructueuses confirment absolument l'opinion exprimée par le colonel allemand Gaedke qui reconnaît l'échec de l'armée du kronprinz sur la rive gauche de la Meuse.

Le beau temps a favorisé la guerre aérienne : aussi combats et bombardements ont-ils été nombreux. Nos pilotes ont abattu trois avions ennemis dans la seule journée du 16 mai ; nos escadrilles de bombardement ont lancé des obus sur les gares de Nantillois, de Brieulles, de Metz-Sablons, d'Arnoville, de Sedan ; sur des bivouacs et des cantonnements ennemis.

Les aviateurs anglais ont livré en deux jours, 16 et 17 mai, quarante combats aériens ; quatre appareils allemands ont été abattus.

Nous avons perdu un dirigeable près des côtes de Sardaigne ; malheureusement tout l'équipage, composé de six personnes, a péri.

Une rencontre a eu lieu, le 16 mai, au large de la côte belge entre une force anglaise composée de contre-torpilleurs et de monitors et plusieurs navires allemands. Après un court engagement, l'ennemi a battu en retraite vers les côtes ; les forces britanniques n'ont subi aucune perte.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

Les Autrichiens, pressés par l'armée italienne, viennent de prendre l'initiative d'une offensive et ont choisi l'est du Trentin pour la déclencher.

Des concentrations de troupes étaient signalées depuis quelque temps dans cette région ; le 13 mai, le communiqué italien en faisait mention. Le 14, un bombardement intense était dirigé contre les premières lignes de nos alliés ; il était suivi, le 15, d'une attaque générale sur toute l'étendue du front de l'Adige au Bas-Isonzo. Mais l'effort principal de l'ennemi s'est porté sur un secteur qui s'étend entre l'Adige et la Brenta. Le terrain était bien choisi, car par la vallée de l'Adige, les Autrichiens menacent Vérone et Mantoue ; par le val Giudicaria, Brescia et Milan, et par le val Sugana, où coule la Brenta, Bassano et Venise.

Les combats se sont livrés, depuis le 16, au sud de Rovereto, vers la cime de Zugna-Torta ; dans la région qui va de là jusqu'à l'Astico ; dans la région du plateau de Lavarone, au nord de l'Astico ; dans la région du val Sugana.

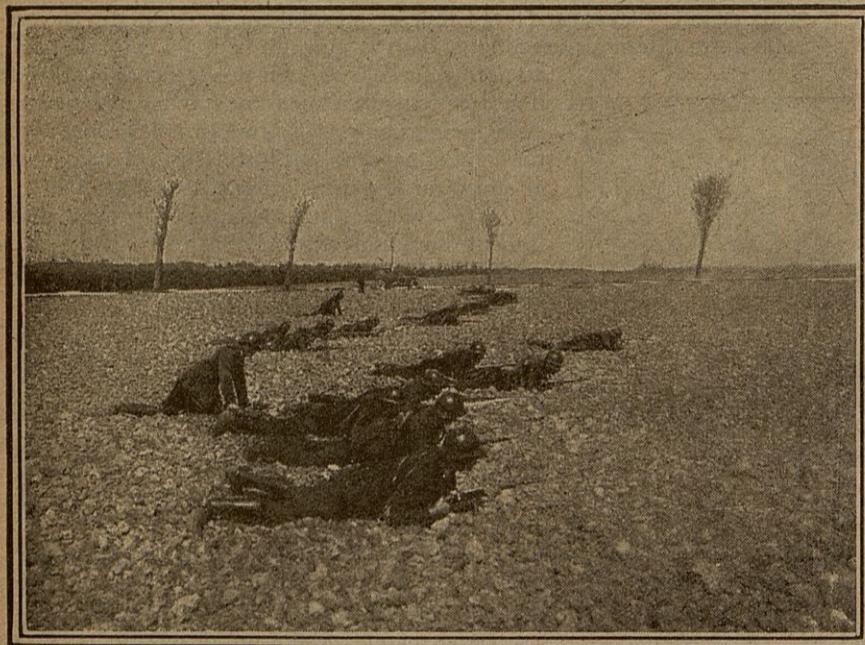
Sous la première poussée des Autrichiens, nos alliés ont exécuté un mouvement de repli de leurs avant-postes sur leurs positions principales. Toutes les attaques de l'ennemi ont été ensuite repoussées avec des pertes énormes pour ses troupes, sauf sur le Haut-Astico où le bombardement formidable a rendu intenables les positions avancées occupées par les Italiens.

Nos alliés sont pleins de confiance dans le résultat de la bataille engagée.

L'ARMÉE BELGE S'ENTRAINE



Chaque régiment de cavalerie de l'armée belge possède une compagnie de cyclistes ; voici celle du ... lanciers ; elle s'entraîne sur les routes plates des Flandres avant de rejoindre le fort qui n'est pas bien loin de cette région.



Dans ces plaines dénudées les cavaliers du ... lanciers de l'armée belge font les exercices du fantassin ; déployés en tirailleurs, ils s'exercent au tir couché.



Les lanciers ont mis pied à terre et, laissant les chevaux à la garde de quelques hommes, ils s'entraînent aux combats d'infanterie comme l'impose la guerre actuelle.



Pendant que l'armée belge tient vaillamment les lignes qu'elle occupe, entre la mer et le front anglais, et qu'elle repousse toutes les attaques ennemis, les nouvelles recrues s'entraînent avec ardeur. Sa cavalerie, qui fut toujours de premier ordre, est de nouveau remontée, elle est coiffée du casque et armée de la carabine avec baïonnette. Ce régiment de lanciers a belle allure sur une route des Flandres ; bientôt il partira pour le front où l'attendent peut-être de féroces chevauchées.

LA BATAILLE DEVANT VERDUN



Les avancées du fort de Vaux. Toutes les attaques, tous les assauts des Allemands sont venus se briser devant le fort de Vaux; leurs communiqués ont eu beau annoncer que leurs troupes s'en étaient emparées, le fort et ses avancées sont toujours en notre possession; la vaillance de nos soldats a eu raison de leurs canons et de leurs fantassins.



Sur ce glacis qui s'étend vers Douaumont étaient installées nos batteries de 75; elles arrêtèrent la ruée des troupes allemandes. Et cependant elles avaient été soumises à un bombardement d'une violence inouïe; les marmites boches avaient bouleversé le terrain, démolî les abris; nos 75 tiraient toujours, crachant leur terrible mitraille sur les assaillants.

LA GUERRE SOUS-MARINE

LE CHALUTIER

Malgré la reculade de l'Allemagne devant l'Amérique, il ne faut pas croire que la guerre sous-marine ait pris fin : l'Allemagne avait trop compté sur ses sous-marins pour qu'elle renonce ainsi à cette arme sournoise et perfide.

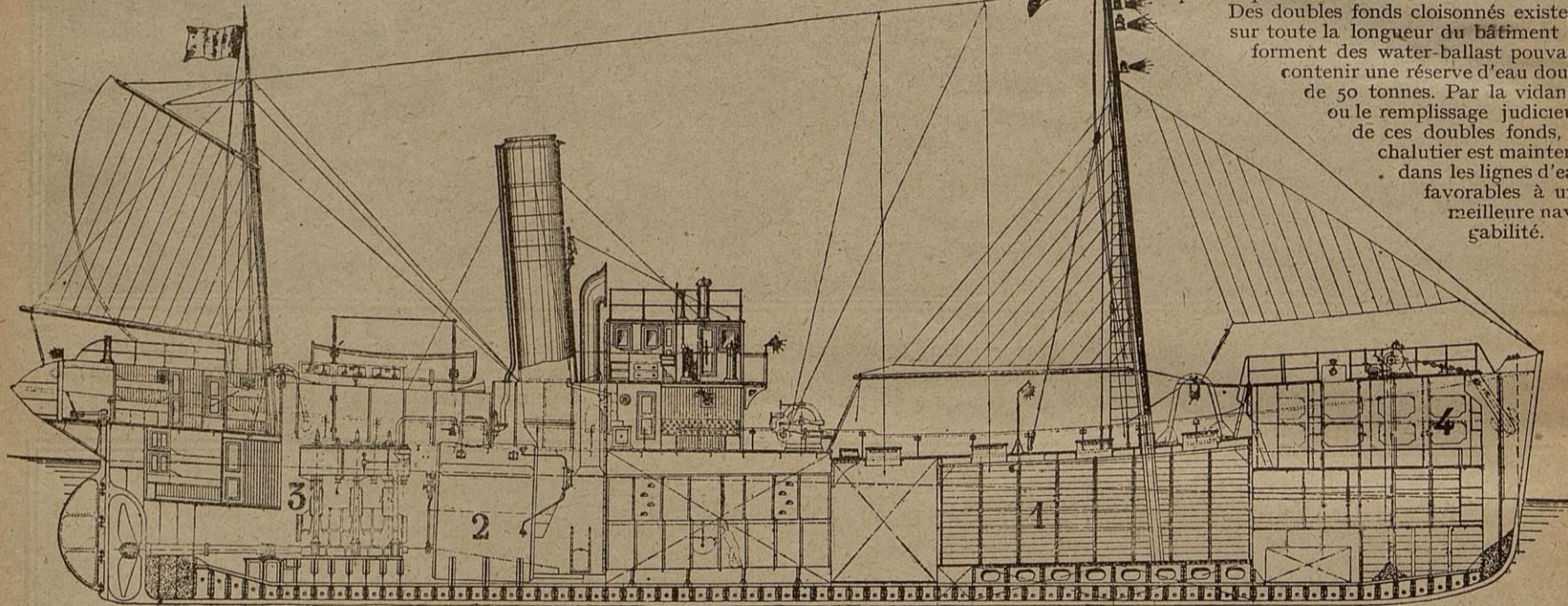
Selon certains renseignements, les quarante sous-marins de divers tonnages que possédait l'Allemagne dans les premiers mois de la guerre, en 1914, ont tous été détruits ou mis si mal en point, qu'on peut les considérer comme hors de service.

Pendant les vingt mois de guerre qui viennent de s'écouler, grâce à sa puissance industrielle, l'Allemagne a pu sans nul doute reconstituer sa flottille sous-marine, en accroissant le tonnage de ses unités, qui a probablement été porté à 1.000 tonnes environ de déplacement en surface.

Il est donc plausible d'admettre, à l'heure actuelle, que l'Allemagne possède quarante à cinquante sous-marins dont la construction a profité des améliorations et des perfectionnements tirés des enseignements de vingt mois de guerre sous-marine.

Ainsi, au début des hostilités, l'unique canon qui armait la plupart des sous-marins allemands, et qui était prévu contre les dirigeables et les hydravions, avait un calibre de 50 millimètres ; actuellement, le nombre de canons est de deux, et le calibre de 100 millimètres, après avoir passé par un calibre intermédiaire de 88 millimètres. Ces canons servent surtout, aujourd'hui, à la destruction des cargos et des paquebots.

L'armement en torpilles est resté vraisemblablement le même sur les nouveaux sous-marins, pour la raison suivante : c'est qu'au cours de leur croisière, les sous-marins austro-allemands, vrais pirates amphibiens, ne dépensent pas toutes leurs torpilles. En effet, ces engins coûteux, armes de luxe, sont



COUPE LONGITUDINALE D'UN CHALUTIER ARMÉ POUR LA GRANDE PÊCHE

LEGÈRE : 1. Cale aux poissons. — 2. Chaudière marine. — 3. Machine à triple expansion. — 4. Poste de l'équipage.

réservés autant que possible à la destruction des bâtiments de guerre ou des paquebots importants, dont la disparition fera sensation, surtout si elle est commentée par l'agence Wolff.

En résumé, comme pour les zeppelins de nouveau modèle, dont les prouesses ont été rapidement limitées par les exploits de nos aviateurs et de nos canonniers anti-aéronaves, la supériorité des nouveaux sous-marins allemands ne peut résider que dans une certaine élévation de tonnage, qui aura permis une meilleure tenue à la mer, un accroissement du rayon d'action, une amélioration de l'armement en artillerie.

Mais, devant cette flotte sous-marine, tuant, noyant, sans distinction, marins des marines militaires, marins non-combattants, passagers neutres, en dehors des lois internationales sur la guerre navale, s'est dressée, victorieuse, farouche et tenace, malgré ses paisibles antécédents et son aspect peu guerrier, une flotte de bâtiments légers et de chalutiers armés en guerre.

Ne semble-t-il pas aujourd'hui que ce soit avec les éléments les plus vulnérables que nous devons vaincre nos ennemis ? L'Allemagne, décontentée, doit boire jusqu'au bout le calice amer de l'ironie du sort. Sur terre, son artillerie lourde, qui fit tomber tant de murailles bétonnées, qui fit faire les voix tumultueuses de nombreux canons, n'a pas pu venir à bout des murailles formées par les poitrines de nos soldats, ni détruire les fines et étincelantes baïonnettes d'acier qui hérissonnent notre front.

Sur mer, la flotte allemande de haut bord ne s'est pas montrée hors de ses abris protégés par des lignes de mines ; il y a bien eu quelques raids de croiseurs tentés dans la mer du Nord, contre les côtes anglaises de l'Est : c'est peu.

Il ne restait donc que l'emploi des sous-marins pour la lutte sur mer ; c'est à lui que fit appel l'Amirauté allemande en déclarant le blocus des côtes des pays alliés par ses sous-marins, qui ne purent, la plupart du temps, que détruire les navires de commerce sans défense.

Nous avons déjà décrit nos bâtiments de guerre légers, torpilleurs et destroyers (1) ; nous avons montré le rôle qu'ils jouaient dans la poursuite du sous-marin. Nous allons parler maintenant du chalutier, ce navire pacifique qui a abandonné la pêche au chalut pour se livrer sans trêve ni repos à la rude chasse au sous-marin.

LE CHALUTIER DU TEMPS DE PAIX

Le chalutier, d'un déplacement de 350 à 1100 tonnes, est généralement construit en tôle d'acier. Les vieilles traditions de la grande pêche ont été bouleversées par l'apparition des chalutiers à moteurs.

Dans cette industrie de mer, comme dans les marines militaires et commerciales, la navigation à voiles a fait place à la navigation à vapeur et à pétrole.

En France, les chalutiers sont généralement construits à Dunkerque, Nantes, Le Havre, Boulogne ; ils doivent présenter une solidité remarquable, car ils sont appelés à naviguer par tous les temps, par des mers souvent très dures, et parfois au milieu des glaces, lors des croisières de Terre-Neuve et d'Islande.

Voici quelles sont les caractéristiques principales d'un chalutier des plus récents, déplaçant 1.070 tonnes :

Longueur totale	57 m. 20
Largeur au maître couple.....	8 m. 50
Creux au pont principal	4 m. 70
Tirant d'eau arrière.....	5 m. 12
Tirant d'eau avant.....	3 m. 50
Vitesse	11 noeuds

(11 noeuds, c'est-à-dire 11 fois la distance de 1852 mètres en une heure, soit 20 kilomètres).

La jauge brute est d'environ 650 tonnes. La quille du chalutier est constituée par une lame de tôle d'acier de 203 millimètres de hauteur et de 50 millimètres d'épaisseur, sur laquelle se fixent, à l'aide de rivets et de vis, des tôles, également en acier, dites de gabord.

Sur ces tôles de gabord, viennent s'en riveter d'autres, d'une épaisseur un peu moindre, qui forment le bordé du navire. Ces tôles de bordé se fixent également sur les pièces en acier forgé ou moulé qui constituent l'étrave, à l'avant du navire, et, à l'arrière, l'étambot, dont la forme permet le logement de l'hélice propulsive.

La coque du chalutier est divisée transversalement en six compartiments étanches par cinq cloisons.

Des doubles fonds cloisonnés existent sur toute la longueur du bâtiment et forment des water-ballast pouvant contenir une réserve d'eau douce de 50 tonnes. Par la vidange ou le remplissage judicieux de ces doubles fonds, le chalutier est maintenu dans les lignes d'eau favorables à une meilleure navigabilité.

La première tranche étanche à partir de l'avant constitue un compartiment de choc de faible volume qui, en cas d'abordage, protège les compartiments suivants et s'oppose à l'envahissement de l'eau.

La deuxième tranche comprend le poste de l'équipage, sous le rouf, puis, dans le compartiment inférieur, la soute aux voiles et la cambuse ; ce dernier local est réservé à l'emmagasinement des vivres et boissons, et à leur délivrance à l'équipage.

A l'étage le plus bas, sont placés trois caisses à eau potable pour l'alimentation de l'équipage et le puits aux chaînes des ancrages.

La troisième tranche, qui est très vaste, constitue la cale à poissons et à engins de pêche ; elle comporte des casiers ajourés où sont classés par espèces les poissons que les filets chaluts ramènent à bord.

Les quatrième et cinquième tranches forment des soutes transversales contenant le combustible.

La sixième et dernière tranche constitue la chambre de la machine et de la chaudière. Le compartiment de la machine est surmonté d'une claire-voie vitrée, qui est recouverte d'un capot en tôle lorsque la mer embarque par-dessus les bastingages.

Dans cette tranche, à l'arrière, est disposé un logement pour l'équipage, et au-dessous, sous le rouf, deux cabines pour le chef-mécanicien et son second-mécanicien.

Sur le pont principal, presque au milieu du navire, dans le grand rouf, on trouve, à l'avant, la chambre du patron de pêche, le carré des officiers et la cuisine ; directement au-dessus, sont installés la chambre du capitaine, le poste de T. S. F. et la cabine du télégraphiste.

Il existe à bord, montées sur des porte-manteaux, trois embarcations de sauvetage, généralement du type insubmersible.

Moteur et appareil évaporatoire. — Le moteur est généralement une machine à vapeur verticale, connue sous le nom de *machine à pilon*, à triple expansion, pouvant développer une puissance de 800 HP indiqués.

L'arbre du moteur commande une hélice à quatre ailes ayant un diamètre de 3 mètres et 3 m. 15 de pas ; cette dernière caractéristique signifie que, pour un tour d'hélice, le chalutier devrait avancer de 3 m. 15, si le liquide, par sa mobilité, ne causait pas un certain recul qui réduit l'avance par tour de l'hélice.

La vitesse de rotation de l'hélice est de 135 tours, imprimant au navire une vitesse de 11 noeuds.

Le vapeur, à la pression de 12 kilogrammes, est fourni par une chaudière cylindrique type marine en acier doux à une seule façade. Elle possède trois foyers ondulés ; la surface de grille totale sur laquelle est brûlé le charbon est de 7 m². 12.

La surface de chauffe est de 215 mètres carrés.

La chaudière fonctionne au tirage naturel, les gaz de la combustion sont évacués dans une cheminée dont la hauteur est de 15 mètres au-dessus du plan de grilles.

Le navire est éclairé à l'électricité au moyen d'une dynamo de 9 kilowatts, débitant du courant continu à 110 volts, et possède la télégraphie sans fil.

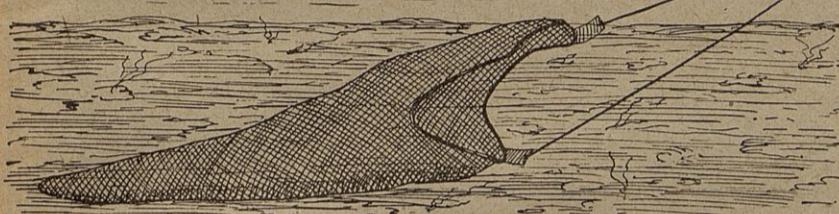
Les machines auxiliaires comportent, notamment, de puissantes pompes de cales pouvant débiter 50 tonnes d'eau à l'heure, un servo-moteur à vapeur placé dans le rouf central, directement au-dessous de la passerelle.

Les locaux sont chauffés à la vapeur et la cale à poissons est munie d'une installation frigorifique.

L'équipage comprend 37 hommes, le capitaine, le maître de pêche, un chef-mécanicien, un second-mécanicien.

En temps de paix, les grands chalutiers pêchent dans les mers d'Islande, la morue de février à juin, et, à Terre-Neuve, de juillet à mi-octobre.

De cette dernière date à fin janvier, ils se livrent à la pêche sur les côtes du Maroc, notamment dans la baie d'Agadir.



Alors que les goélettes de Terre-Neuve et d'Islande, dès que leurs cales sont pleines de poissons, retournent en France, les chalutiers à vapeur sont constamment en fonction et embarquent le produit de leur pêche sur des voiliers dits *chasseurs* qui les transportent en Europe ; les chalutiers ne rapportent à leur port d'armement que leur dernière pêche, pour repartir ensuite vers de nouveaux bancs.

L'engin de grande pêche le plus employé est le *chalut à plateaux* ; c'est un filet formant un grand sac triangulaire, profond d'une trentaine de mètres et comprenant trois parties caractéristiques, savoir : le dessus ou *ventre* frottant sur le fond, les côtés ou *ailes* et le dessus ou *dos*. Le ventre est renforcé par des fils supplémentaires intercalés entre les mailles, afin de parer aux déchirures que pourraient causer les accrochages sur le fond.

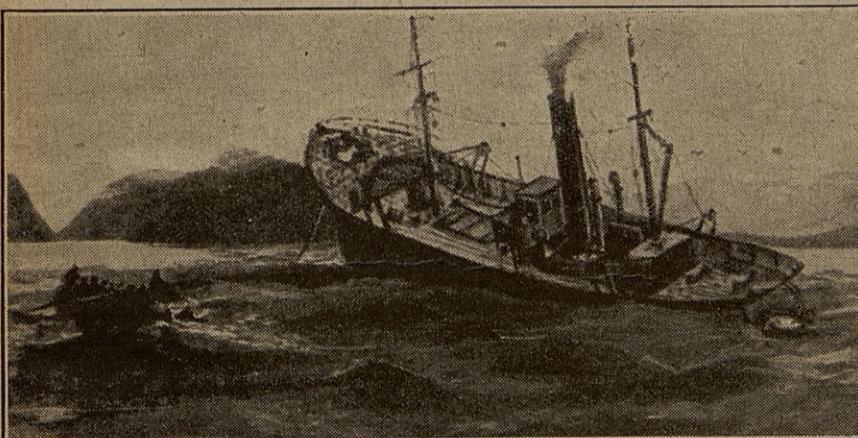
A l'extrémité du chalut est un filet à mailles fines dans lequel le poisson s'accumule en passant par un petit filet intermédiaire conique, appelé *tambour*, qui laisse pénétrer le poisson et s'oppose à la sortie.

Le chalut est remorqué au moyen de deux câbles en acier connus par les marins sous le nom de *funes* qui s'enroulent sur les poupees ou tambours d'un treuil placé sur le pont, dans la partie médiane du navire. Les extrémités des funes sont attachées à des plateaux de bois fixés à l'ouverture du filet.

Les chalutiers sont munis sur chaque bord de deux jeux complets de chaluts dont les plateaux sont suspendus par les funes passées dans les poulies à émerillons des potences de hissage.

Pour mettre les filets à la mer, on stoppe la machine et on jette au vent la poche du filet et puis successivement chacun des plateaux en bois.

Le navire marche lentement pendant que les funes se déroulent et lorsque le ventre du chalut commence à toucher le fond, dont la profondeur varie généralement de 50 mètres à 250 mètres, la vitesse est réglée à 3 ou 4 noeuds afin de ne pas détériorer le chalut par un raclement trop énergique.



CHALUTIER ANGLAIS RELEVANT UNE MINÉ

La durée de la traîne du chalut ou *tract* varie de 3 heures à 6 heures, suivant la profondeur, les dimensions des chaluts et la saison.

Pour la pêche à la morue et au maquereau, on traîne le chalut soit sur le fond, soit entre deux eaux ; les soles, raies, dorades sont prises sur le fond.

LE CHALUTIER DE GUERRE

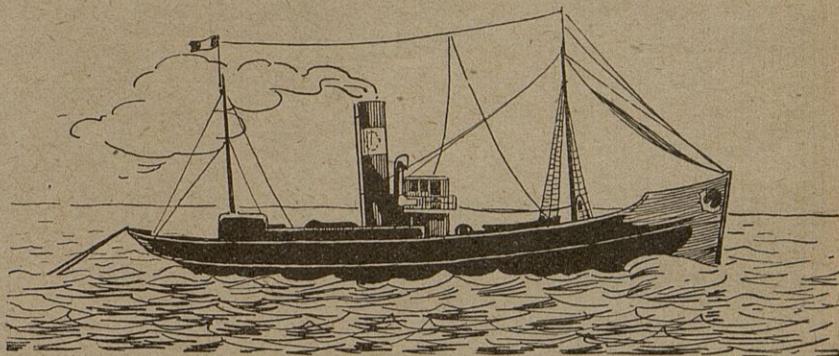
La guerre navale actuelle, si fertile en surprises, a nécessité la transformation du chalutier en navire de guerre, quand il fut démontré qu'il fallait employer contre les sous-marins des navires légers, nombreux, à faible tirant d'eau, n'offrant qu'une cible réduite aux coups de leur ennemi.

Au-dessus des roufs avant et arrière, des canons de marine à tir rapide ont été montés sur des sellettes ou *crinolines*, solidement rivées aux tôles, préalablement renforcées, des ponts des gaillards. Dans la cale aux poissons, au lieu des jolies dorades et des minces soles, des munitions sont maintenant logées, prêtes à être distribuées aux servants des pièces.

Au mât de misaine flotte la flamme de guerre tricolore.

Dans le poste de l'équipage, des fusils, des baïonnettes, des revolvers couvrent les cloisons, suspendus à des râteliers.

Ces armes seront précieuses pour l'équipage du chalutier qui doit non seulement chasser le sous-marin, mais aussi les navires contrebandiers. L'on n'a pas oublié l'attaque à l'abordage d'une goélette turque chargée de présents pour les cheiks des Senoussis, par le chalutier *Norcapet*, onze officiers, plusieurs soldats et marins turcs furent capturés par le vaillant équipage du chalutier



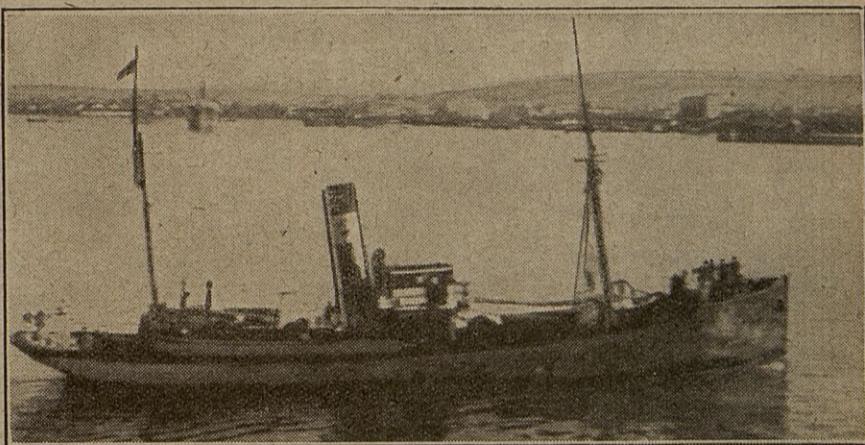
LA PÊCHE AU CHALUT

qui s'élança à l'abordage, sabre à la main, comme au temps des Jean Bart et des Duguay-Trouin.

Comment le chalutier combat-il le sous-marin ? Certains croient encore qu'il jette à la mer ses chaluts dans l'espoir d'emprisonner dans ses mailles le sous-marin, de gêner le mouvement des hélices, des gouvernails de plongée ou de direction et de l'obliger ainsi à revenir en surface où, étant alors aperçu, il sera canonné.

Il n'en est rien, le chalutier de guerre a laissé à terre ses engins du temps de paix, et c'est par son activité, par une veille incessante de tous les instants, par l'habileté de ses canonniers, que le sous-marin pourra être repéré s'il remonte en surface et détruit à coups de canon, de grenades même, ou par éperonnage.

Les flottilles de chalutiers sont toujours sur la brèche, par n'importe quel



CHALUTIER FRANÇAIS PATROUILLANT DEVANT SALONIQUE

temps ; partout où elles apparaissent, le sous-marin disparaît. Les hommes qui les montent sont ceux de la grande famille des gens de mer, ils sont là quelques uns de Bretagne, de Provence ou des côtes des Charentes, comme rivés à leur bateau et attachés aux « couleurs » qui flottent au-dessus de leurs têtes.

Un jour viendra où sera connue la rudesse de leur vie errante au milieu des dangereuses embûches sans cesse renouvelées.

Un jour viendra où leur héroïsme, leur abnégation et leur glorieuse besogne parfois trop silencieuse seront connus de tous.

Lorsqu'un sous-marin ennemi en position d'attente, c'est-à-dire en plongée ou demi-plongée, enhardi par l'apparence frêle d'un chalutier naviguant à deux ou trois milles de lui, s'empresse de venir en surface pour l'attaquer à coups de canon, c'est alors qu'il nous faudrait pouvoir suivre les moindres gestes des marins du chalutier.

Oui, il faudrait les voir faire déferler au vent les couleurs du petit pavillon, il faudrait admirer l'attitude calme du canonnier qui, penché sur sa pièce, vise, sans cesser de tirer sur le sinistre but qu'il a tant à cœur de détruire.

Le sous-marin pourchassé se prépare à plonger ; alors le capitaine du chalutier donne l'ordre au timonier de gouverner droit sur l'ennemi à toute vitesse ; sous le pont, chauffeurs et mécaniciens poussent les feux, augmentent la vitesse de la machine.

Ne croyez pas que tous ces hommes animés du plus ardent courage songent, un seul instant, à l'obus ou à la torpille qui peut les atteindre et peut-être les anéantir ; le danger leur paraît inexistant ; tous leurs efforts tendent vers la destruction de cet ennemi qui semble se jouer d'eux.

Mais les canons du sous-marin ennemi se sont tus, les capots ont été refermés et, très vite, le petit navire s'enfonce, le kiosque disparaît d'abord et il ne reste bientôt plus visible que l'extrémité d'un périscope, semblable à un bâton plongé verticalement dans l'eau, et un petit drapeau à croix noire, mais tous deux à leur tour vont disparaître. Le chalutier continue sa route à toute vitesse ; peut-être arrivera-t-il à temps pour aborder son ennemi.

Trop tard, les eaux se sont refermées, le canon du chalutier s'est tu à son tour ; il ne reste plus à la surface que quelques remous, puis quelques rideaux.

Le sous-marin ennemi n'a pas daigné honorer le chalutier d'un coup de torpille ; ils sont vexés, nos marins, de ce dédain et de leur insuccès momentané ; ils vont continuer leur dure croisière.

Patience, leur revanche généralement ne se fait pas attendre, les Austro-Bosches le savent bien ; très souvent, pendant de longs jours, ils ont attendu nombre de leurs sous-marins qui ne sont plus revenus au port et qui n'y retourneront jamais, car ils sont allés pour toujours, dans les profondeurs sombres et froides de la mer, expier par une mort terrible dans sa lente agonie leurs crimes de pirates sans foi ni loi.

Lieutenant JEAN HUGLA.

CHALUTIERS CITÉS A L'ORDRE DU JOUR

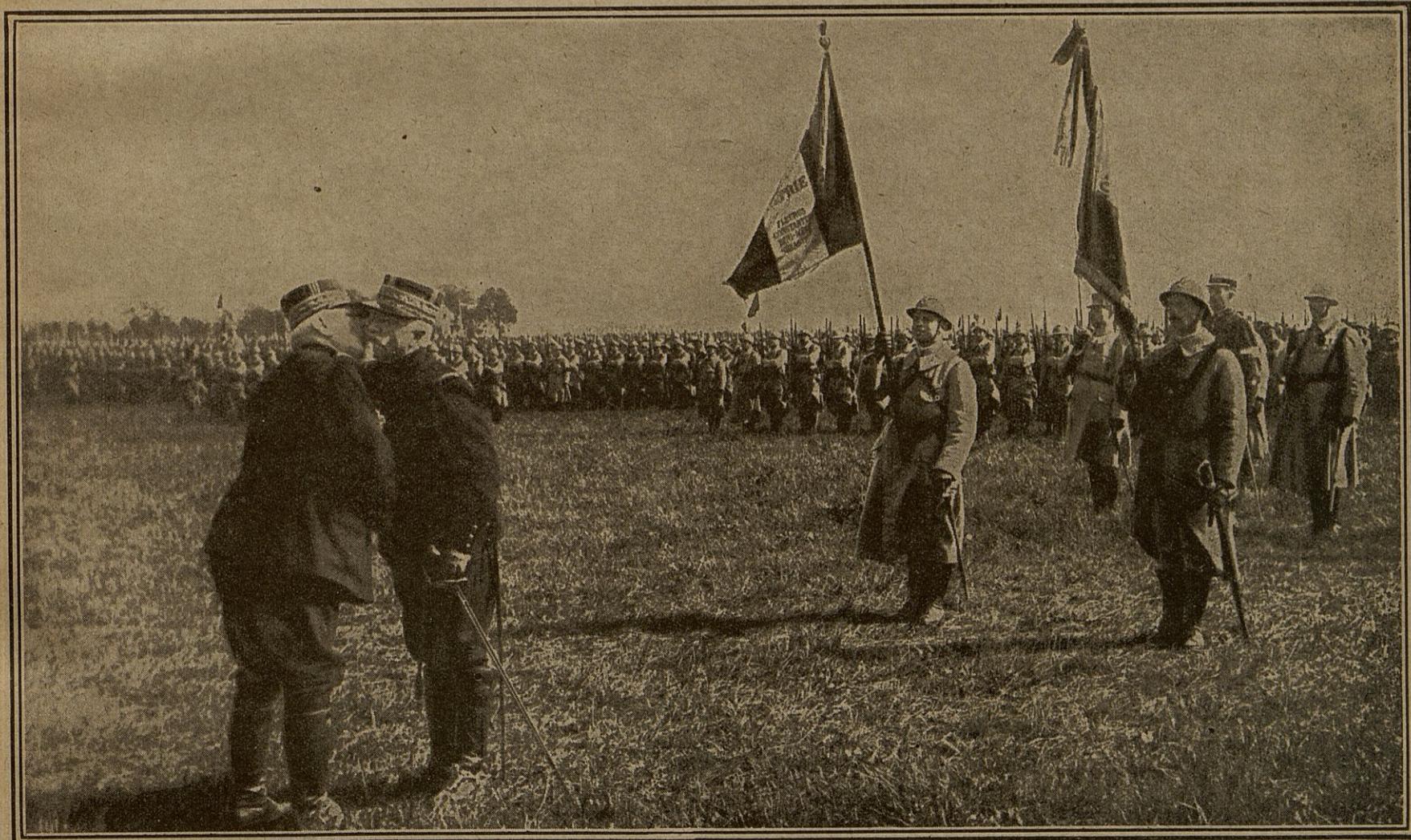


Comme patrouilleurs, poseurs et releveurs de mines, chasseurs de sous-marins, les chalutiers rendent chaque jour les plus grands services; on a raconté leurs exploits. Deux d'entre eux, "la Walkyrie" et "l'Adrien" ont notamment été cités à l'ordre du jour pour leur brillante conduite sur les côtes de l'Asie-Mineure. Voici "la Walkyrie" sortant de son port d'attache.

LES PIRATES DE LA MANCHE -- LES HÉROS DE VERDUN



Récemment un sous-marin allemand était coulé par une escadrille anglo-française ; les officiers de l'équipage étaient sauvés et étaient faits prisonniers. Les hommes de l'équipage furent photographiés dans la cour du bâtiment où ils avaient été amenés. Quelques-uns baissent la tête comme honteux de la sinistre besogne que leur empereur leur fait faire.



Dans la bataille de Verdun le 20^e corps s'est montré à la hauteur de la réputation qu'il s'est acquise pendant la guerre ; ses hauts faits sont inscrits en lettres d'or dans les annales militaires. Le général Balfourier, qui est à sa tête, vient d'être nommé grand officier de la Légion d'honneur. Après lui avoir remis les insignes, le général Joffre lui donne l'accolade devant ses régiments.

REPRÉSENTATIONS POUR NOS SOLDATS



Pour apporter quelques distractions aux braves qui reviennent de la bataille nos meilleurs artistes se déparent sans compter. Des représentations émouvantes ou gaies ont lieu souvent tout près du front et les artistes se déclarent fiers de recevoir les applaudissements de tous ces héros, joyeux de ce jour de fête.



Nos photographies représentent : à gauche, les spectateurs ; au premier rang, les généraux et les officiers ; à droite, la scène dressée sous un dôme de frondaisons. Dans le médaillon, Mme Sarah-Bernhardt, à gauche ; à ses côtés, Mme Louise Silvain, MM. Dumény et Fursy, Mlle Dussanne ; à droite, M. Paul Boncour, ancien ministre.



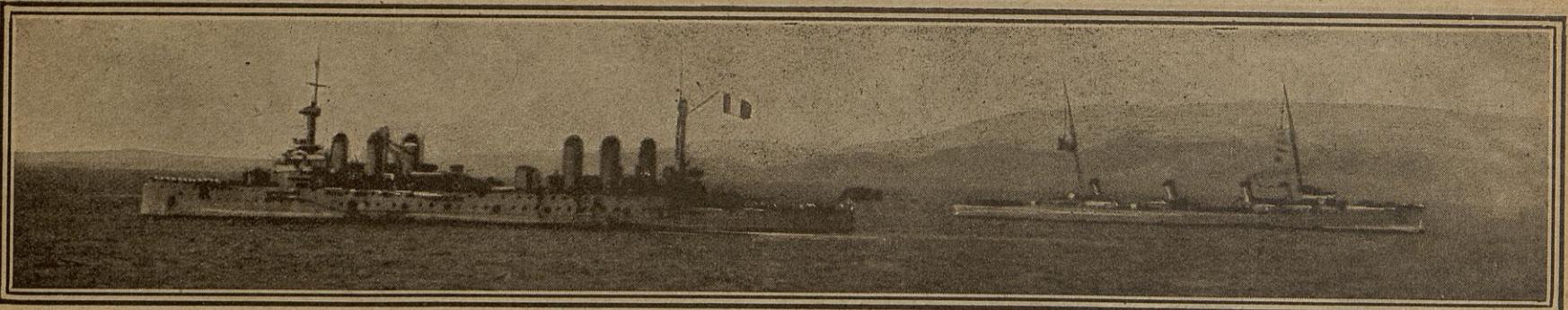
Nos blessés ne sont pas oubliés ; des représentations, des concerts sont donnés à tour de rôle dans les divers hôpitaux ; le talent des artistes qui se dévouent à cette œuvre bienfaisante fait oublier leurs souffrances et leurs misères à ceux que l'hôpital garde encore. Une matinée fort réussie a été donnée tout récemment au Grand-Palais : voici un des « numéros » applaudis.

LE DRAPEAU DE L'AVIATION

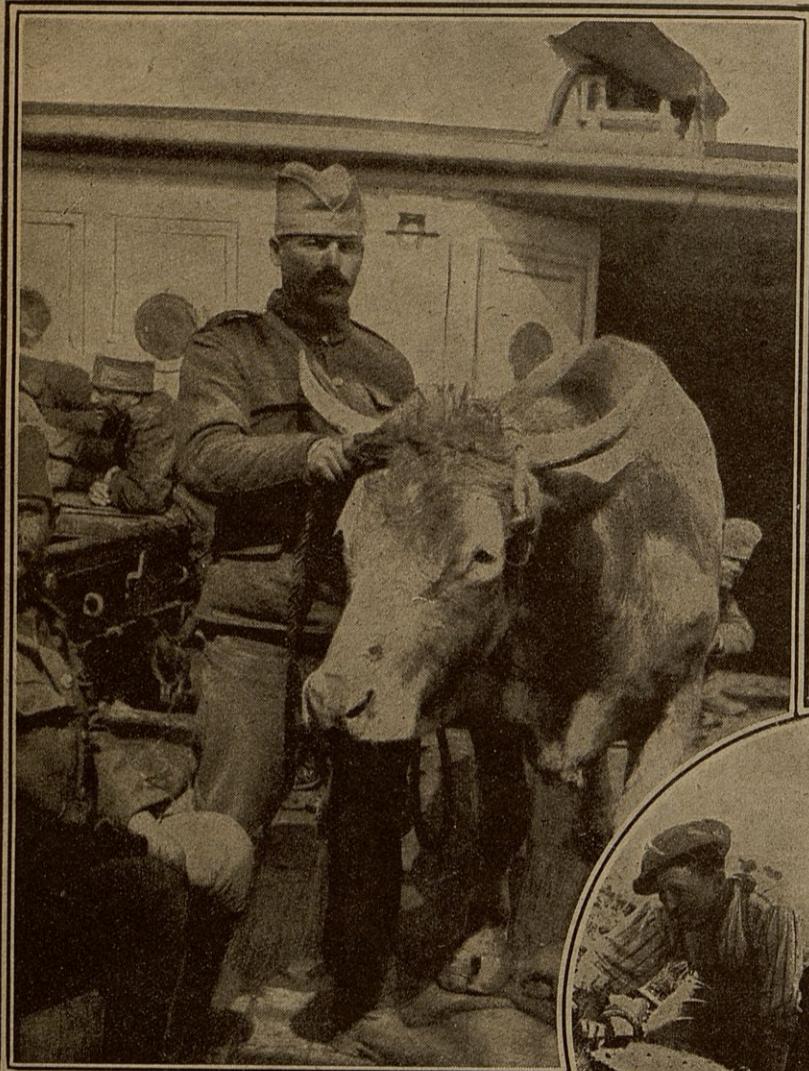


Le lieutenant Guynemer, dont on connaît les brillants exploits, porte le drapeau du premier groupe de l'aviation que le lieutenant-colonel Girod, député et inspecteur général des écoles d'aviation, présente aux aviateurs et aux troupes réunis au camp de Longvic, près de Dijon. Dans le médaillon, l'aviateur Devaluez, notre collaborateur, reçoit la croix de guerre.

L'ARMÉE SERBE REJOINT SALONIQUE



Le prince héritier de Serbie arrive à Corfou à bord d'un contre-torpilleur italien pour aller inspecter son armée reconstituée. Il répond aux honneurs que lui rend l'équipage d'un de nos croiseurs cuirassés.



A bord du paquebot, un Serbe caresse un bœuf qui lui rappelle sa ferme incendiée par les Bulgares.



Des contingents serbes sont transportés à Salonique; les hommes regardent au loin les montagnes de leur patrie.



Dans une rencontre, près du lac Attovo, une patrouille de nos chasseurs a fait des prisonniers allemands; elle les ramène au camp où un lieutenant procède à leur interrogatoire; les prisonniers semblent tout à fait heureux de leur mésaventure. Dans le médaillon, deux chasseurs préparent la galette de Pâques.

AU CAMP RETRANCHÉ DE SALONIQUE

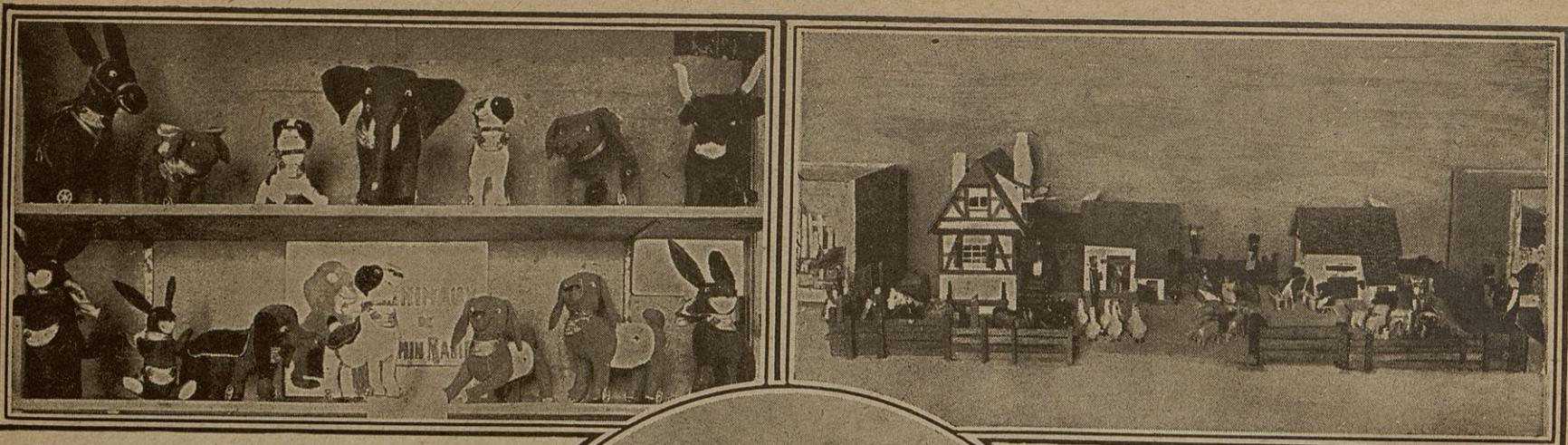


Avant de survoler Smyrne, l'escadrille de nos avions fit escale dans une petite île, située dans le golfe ; on voit nos appareils posés dans la plaine, auprès de maisons en ruines. Ce sont les habitations des Grecs que les Turcs chassèrent en 1914 peu de temps avant l'entrée de la Turquie dans le conflit qui a mis l'Europe en feu.



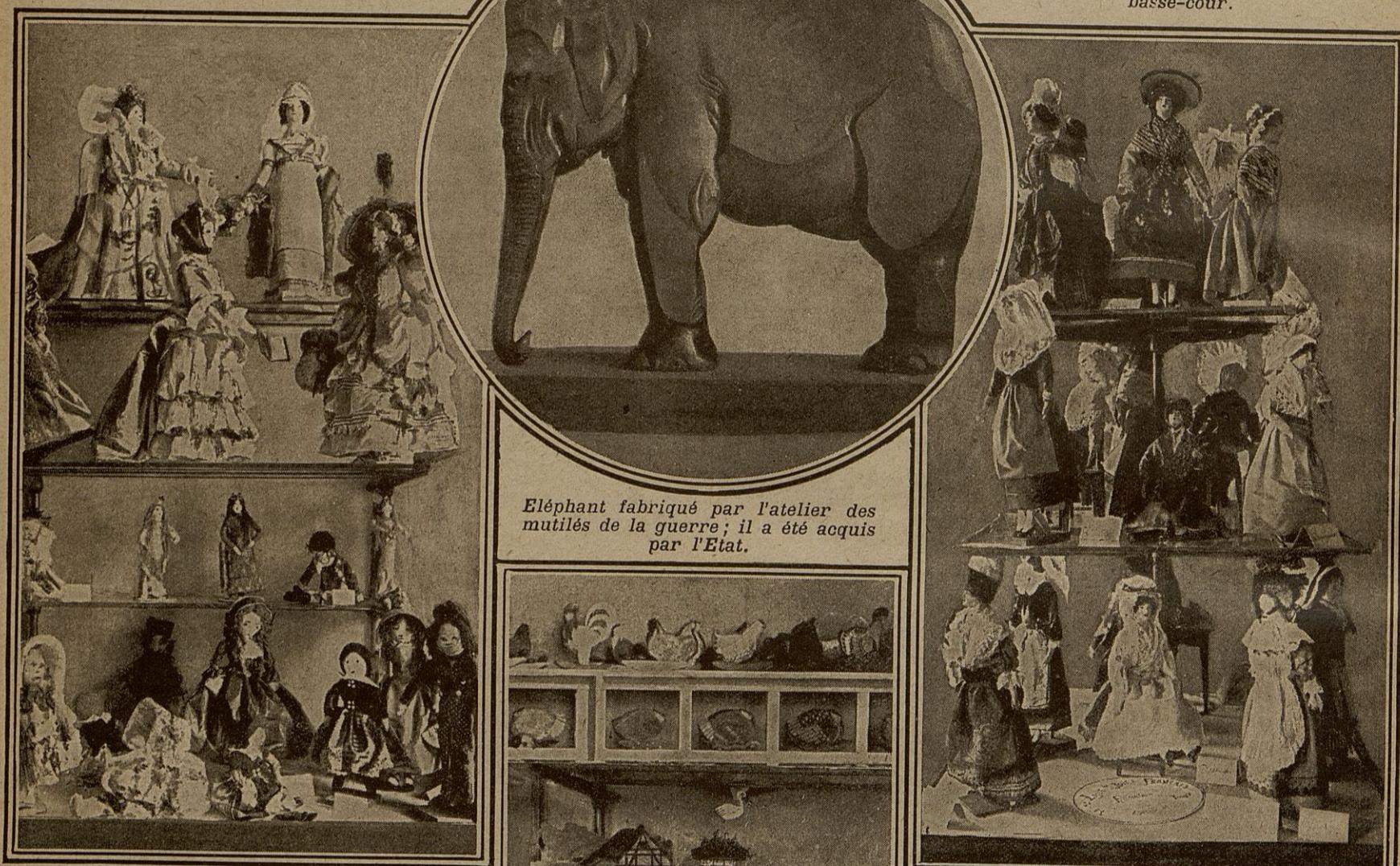
Le général sir Bryan Mahon, qui commande les troupes britanniques à Salonique, se mêle volontiers à ses soldats ; il est d'ailleurs l'ennemi de tout appareil. Le voici visitant les abris du camp retranché, coiffé d'un chapeau aux larges bords, les manches relevées comme s'il allait, lui aussi, prendre la pelle ou la pioche pour remuer la terre.

LE TRIOMPHE DU JOUET FRANÇAIS



Les animaux dessinés par Benjamin Rabier obtiennent auprès du public leur succès habituel.

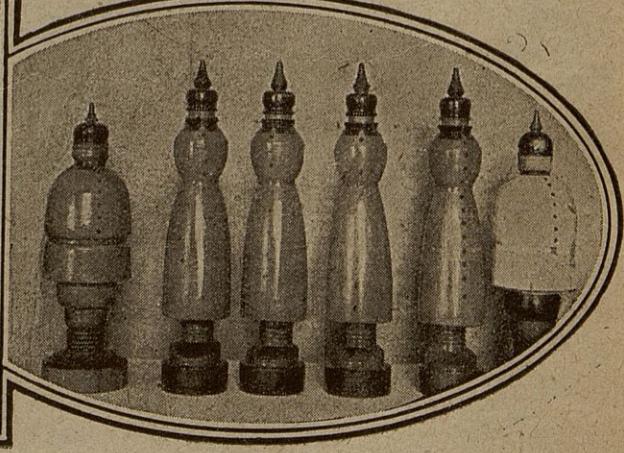
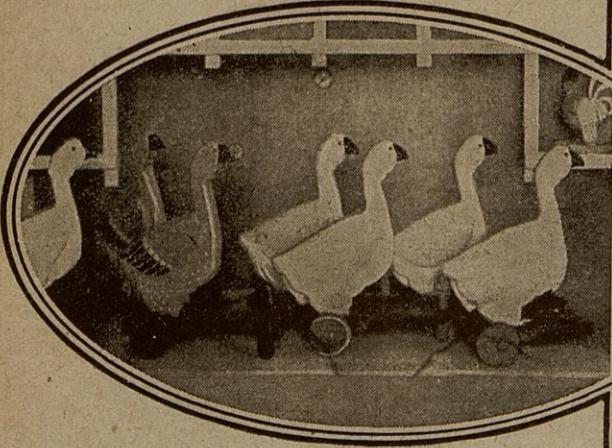
Jouets d'Auvergne. Une ferme complète avec ses bâtiments, ses animaux et sa basse-cour.



Eléphant fabriqué par l'atelier des mutilés de la guerre ; il a été acquis par l'Etat.

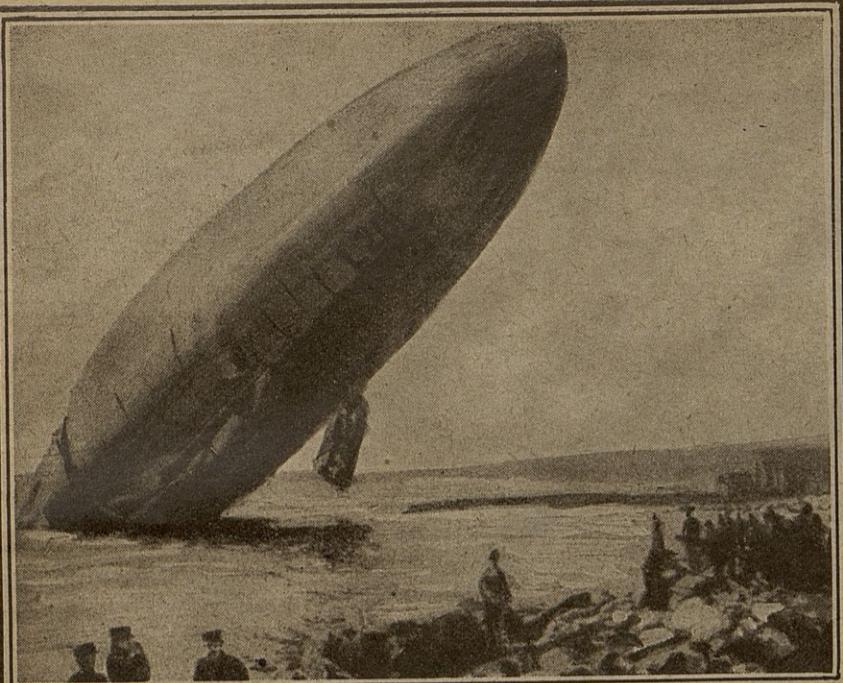
Ces poupées sont dues à l'Œuvre de protection des enfants réfugiés.

Voici des échantillons adorables de poupées que Nuremberg ne fabriquera jamais.



L'exposition de jouets qui s'est ouverte au Musée des Arts décoratifs, Pavillon de Marsan, est le triomphe du goût et de l'art français ; avec ces modèles nos industriels pourront lutter victorieusement contre les fabricants de Nuremberg. Les ateliers des mutilés de la guerre ont envoyé des petits chefs-d'œuvre ; les deux médaillons du bas en donnent des spécimens : Hansi a dessiné le modèle de l'intérieur alsacien que nous reproduisons entre ces deux médaillons.

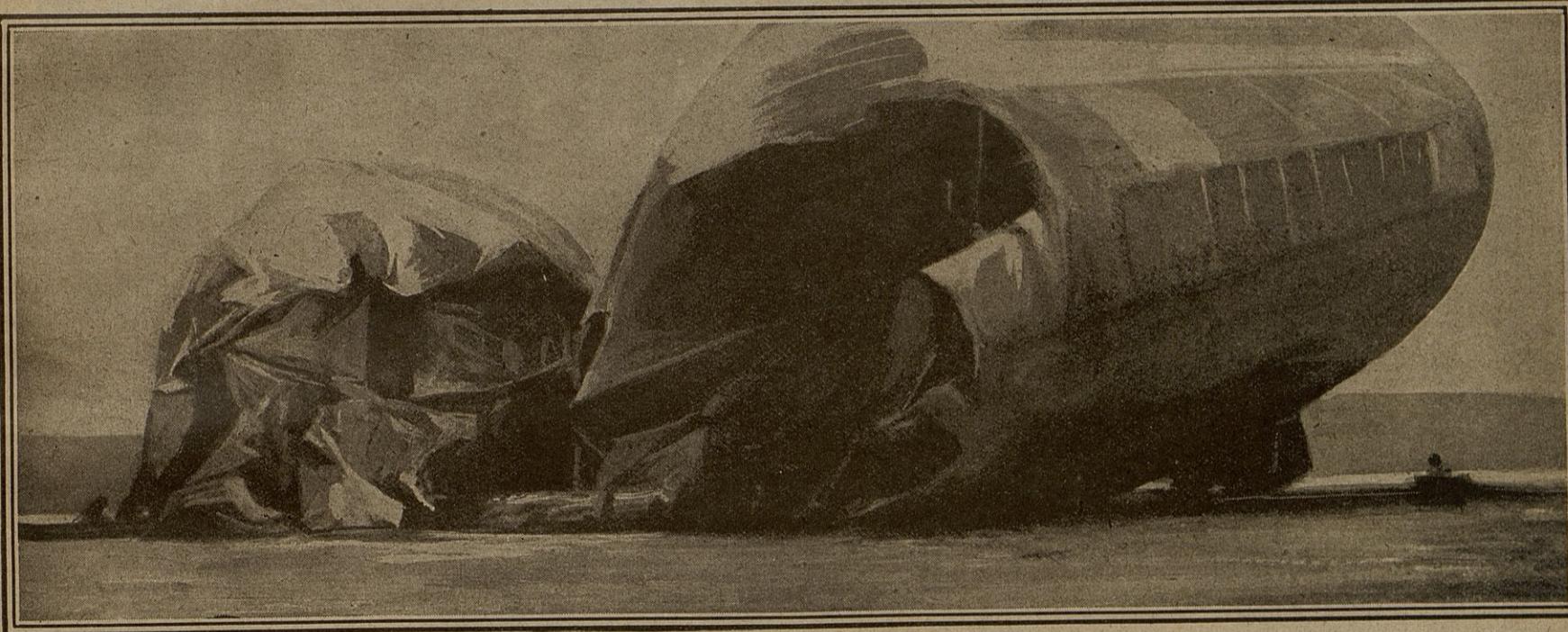
UN ZEPPELIN ÉCHOUÉ EN NORVÈGE



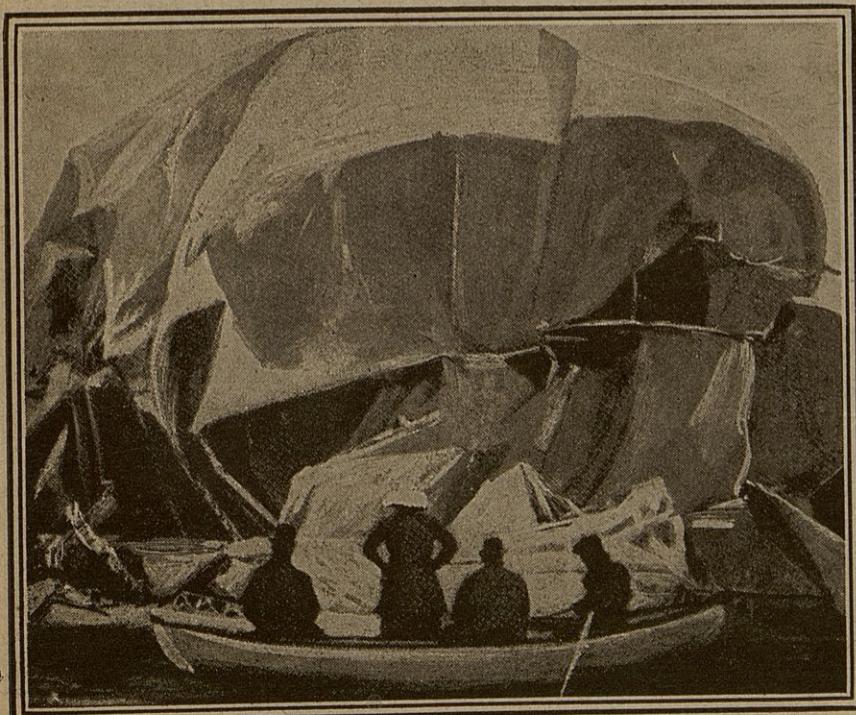
En revenant d'un raid sur l'Angleterre, le « L-20 » se brise près des côtes de Norvège.



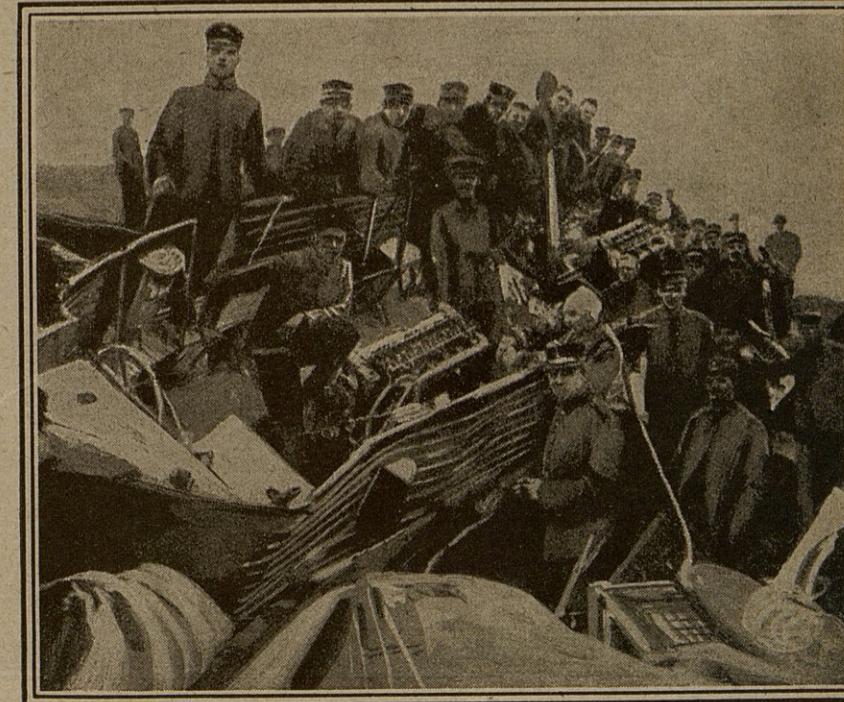
Le commandant et deux hommes de l'équipage escortés par des officiers norvégiens.



Entraîné par la tempête, le zeppelin « L-20 » heurte un rocher près de Stavanger et se casse en deux : l'épave surnage sur les eaux.



De nombreux curieux viennent visiter les restes du zeppelin un des derniers types construits ; il mesurait 200 mètres de long : il était actionné par six moteurs de 800 HP.

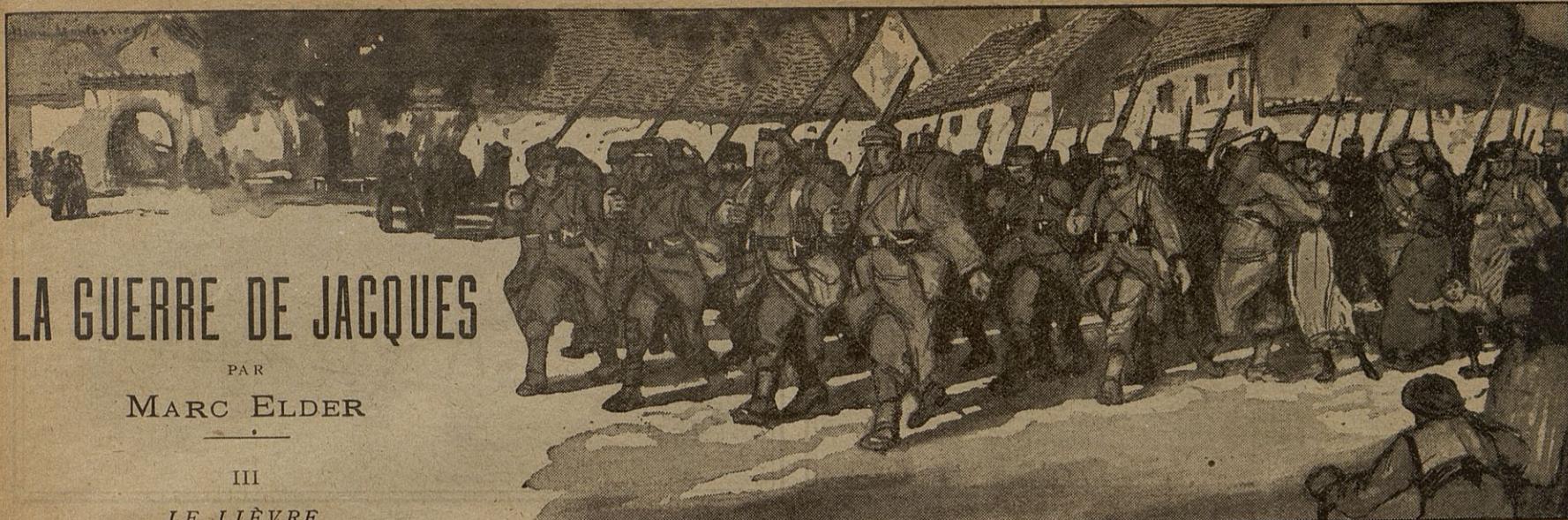


Une des nacelles fut arrachée et tomba à terre ; des soldats norvégiens l'examinent. L'équipage du zeppelin comprenait une vingtaine d'hommes : il a été interné à Moide

UNE EXPOSITION FRANÇAISE A ROME



Une superbe exposition de peintures, de dessins et de caricatures du front a lieu en ce moment à Rome dans la merveilleuse galerie du palais Colonna ; elle a été l'occasion d'une nouvelle affirmation de la fraternité franco-italienne. Un panneau de la salle est réservé aux caricatures parues dans le « Matin » et le « Pays de France » ; elles obtiennent le plus franc succès.



LA GUERRE DE JACQUES

PAR
MARC ELDER

III
LE LIÈVRE

Quand les Français avancèrent et reprirent le pays que l'ennemi abandonnait en désordre, ce fut une véritable fête. Les plus douloureuses victimes des Barbares se levèrent, les mutilés surgirent et les ruines elles-mêmes s'animerent. On vit sur les routes les vieillards et les enfants comme un cortège, et, au seuil des maisons, toutes les femmes qui souriaient. Elles étaient là, bourgeoises et ouvrières, nobles et servantes, et les vieilles qui se refont une maternité dans les petits enfants, toutes, les bras tendus vers les hommes qui passaient. Eux, pourtant, n'avaient rien pour séduire. Hirsutes, boueux, en guenilles, la gorge au vent et les coulures de sueur sur la face, ils marchaient dans une buée de troupeaux. Elles ne voyaient que le frère, le mari, l'homme de leur race, grandi par la victoire, qui apportait au foyer la délivrance. Sans dégoût, elles donnaient les caresses de leurs mains, les baisers de leur bouche. Des territoriaux, envahis par les souvenirs, se cachaient pour pleurer.

Jacques riait comme un amoureux et jamais on ne l'avait vu si gai. Alors que Friquet avait conservé sa barbe pour se donner du prestige, il avait abattu la sienne, et son long visage acré et goguenard était sorti de sous la broussaille. Le petit coiffeur qui se croyait du coup en route pour Berlin répétait :

— Ah non ! cette fois, j'voudrais pas être dans les culottes des Boches !

A quoi Jacques, qui avait de la gaieté en tête, répondait par des bêtises, en manœuvrant sa baïonnette comme une lardoire.

Dans les bourgs, des vétérans paraissaient avec un drapeau et l'on entonnait la *Marseillaise*. Jacques fredonnait l'air à mi-voix, car il ne savait pas les paroles, « rapport », disait-il, qu'il n'avait jamais eu le temps de les apprendre, comme ceuss qu'ont d'lesstruction. Mais, jaloux d'offrir aussi une chanson, qui est l'hommage du cœur, il leur chantait :

*Ma mie, ma mignonne,
Ton petit pied l'est parfumé,
Ma mie, ma mignonne
Comme la fleure du rosier !*

Le Matelot se tapait les cuisses et s'esclaffait sans pudeur en regardant les vastes espadrilles qu'il avait cueillies au passage dans une boutique. La vie devenait douce après la misère. La population donnait largement au soldat. Chacun portait une lourde musette où brimballaient des charcuteries, les litres et les miches. Jacques mangeait incroyablement et s'installait comme chez lui dans les fermes, visitant l'étable, les granges, la porcherie.

— Vot'grain l'est-il battu ? demandait-il aux commères.

— Nenni ! Ces brigands sont venus, l'ont tout arrêté !

Alors il reprenait sur un ton satisfait :

— Le mien est en sac, la Jacquette l'a battu, j'ai r'çu sa lettre !

Et il écoutait pieusement les doléances, en frottant la pointe de son nez.

— J'avions l' cochon qui pesait ses cent kilos, une vache prête à rester, l'ont tout pris, les voleux ! jusqu'à not' fourrage et nos gerbes qu'ils ont donnés aux chevaux avec les épis !

— Les canailles ! faisait Jacques.

Et tandis qu'il suivait le récit de l'enlèvement du maire et de sa fille, « du bon monde, qu'avait point d'malice », son œil revenait à la terre et parcourait les champs voisins.

— Vous avez encore des tomates, remarquait-il, la saison s'avance, mais y a du soleil, a peuvent mûrir, seulement faut leur donner de l'air... Pour les citrouilles, une ardoise dessous les empêchera d'pourrir...

Tristement la bonne femme disait :

— C'est lgars qui faisait ça...

Jacques hochait la tête, tirait son couteau et se penchait pour relever les tomates.

Voir les N° 82 et 83 du *Pays de France*.

Dans l'escouade, le Matelot et un marchand des quatre-saisons, nommé Déchard, avaient formé une association « pour l'amélioration de l'ordinaire », disaient-ils. Aux étapes, dans les cantonnements, ils disparaissaient soudain pour revenir lestés de conserves, de beurre ou de lard salé. Les camarades les respectaient comme une providence et partageaient sans préoccupation. Seul Jacques ne voulut jamais profiter de l'aubaine et il fit des reproches au Matelot, « entre quat-z-yeux », disant :

— Si on te prenait ta chemise, tu crierais au voleur !

Il portait toujours son « bien » en lui, la maison, qui tient par une grange à celle du père Michon, et qu'entourent quelques arpents de bons sillons, et il la défendait instinctivement dans la propriété des autres. Mais le soir, quand il était libre, les bras ballants et fumant sa pipe, il tirait vers la campagne, l'œil au guet, le nez au vent, comme un basset qui maraudait.

Braconnier, c'est toujours permis, parce qu'on lutte, en jouant au plus fin, avec les bêtes de la nature qui sont à qui les attrape. Jacques filait le long des haies, à pas sourds. Les dernières mûres noircissaient

tandis que Déchard prétendait qu'il allait faire un mauvais coup. Mais, sans y prendre garde, Jacques boucla son sac et arma son fusil pour aller, avec la section, relever le petit poste.

Dans la nuit, une belle nuit de lune, froide et opaline, éclata une de ces fusillades imprévues qui vous touchent aux nerfs. Calme et tous les sens au cran d'arrêt comme à l'affût, derrière une touffe d'ajoncs, Jacques surveillait son secteur. Les feuilles d'un chêne chuchotaient aux frissons du vent, de hautes tiges d'épines-vinettes se faisaient signe sur la clairière et quelque aumaille échappée trouva un taillis en froidant les rambles. Apeuré, son compagnon allait brûler une cartouche quand il lui saisit le bras :

— C'est grand déshonneur pour c'te vache, dit-il, de la prendre pour un Boche.

Puis, quand la bête se fut rapprochée, il l'amadoua et lui tira six grands quarts de lait qu'ils avalèrent.

Au petit jour, Jacques vint au collet qu'il avait tendu la veille et ramassa, avec une grimace de satisfaction ironique, un beau lièvre gris, encore chaud.

— Je savais ben que l'monsieur passait par là, murmura-t-il, en le glissant dans sa musette.

Mais, il n'avait pas fait trois pas que le capitaine surgit devant lui.

— Qu'est-ce que tu fouines par là ?

— Pas grand'chose, pour de vrai, on r'garde si le chaume pourrit pas trop sur pied...

— Connais-tu un nommé Louis Muscadin ? N'était-il pas de ton village ?

— Il battait mon grain le jour qu'on a mobilisé...

— Eh bien !... Il a été tué cette nuit.

Jacques repoussa son képi, se gratta les cheveux :

— Malheur ! dit-il, ça s'aimait comme des pigeons !

— Qui ça ?

— La Muscadin et sn'homme !

— Le pauvre gas ! fit le capitaine.

— Oh ! lui l'est ben tranquille à ct'heure, c'est sur elle qu'la misère va prendre...

L'officier hochâ la tête et pressé d'en finir :

— Ecoute, Jacques, tu vas écrire chez toi pour qu'on prévienne la famille, mais avec ménagement, en douceur, hein ?

Jacques cracha ; le regard pensif, il reprit :

— Malheur ! l'était feignant, mais l'était bon gars...

Ils firent quelques pas côte à côte, et Jacques, sentant soudain le poids de sa musette à l'épaule, se rappela sa capture. Brusquement, il la sortit.

— Mon capitaine, dit-il, voulez-vous un lièvre ?

L'autre soupesa la bête, la bouche en cœur, et fit en riant :

— Braconnier !

— Oh ! c'était ben pour empêcher les Boches de l'prendre !

Mais Jacques pensait : « Aujourd'hui, j'ai déjeuné et faut écrire à la bourgeoisie ; malheur ! comment qu'a va l'dire à la Muscadin qu'son homme est mort ! »

Là-dessus, il s'écarta et resta longtemps silencieux, en curant machinalement avec un éclat de bois la semelle de ses godillots. Les mauvaises, sans souci du grondement proche des canons, sifflaient dans les sorbiers. Soudain, Jacques prit une résolution, tira son calepin et fit la lettre. Son sac sur ses genoux, il écrivit à la Jacquette avec application en poussant le crayon de ses gros doigts :

— J'ai rien de bon à t'annoncer. Louis Muscadin s'a fait tué et faut que tu préviennes la femme. Faudra pas l'effrayer, rapport qu'elle est jeunette, point forte et bien amie de son homme, et pis qu'y a la petite. Tu lui porteras un panier de châtaignes : sont point riches. Tu lui diras : « La guerre, c'est la guerre, quoi, ce sera chacun son tour ». Rentre les citrouilles et mets-les au sec dans le fournil. »

Les cris d'alerte le secouèrent : on appelait les réserves. D'un bond, il fut sur pied, foulé par l'action, et fonça, avec l'escouade, dans le fourgon automobile, en serrant son bon labell qui allait faire des veuves.

(A suivre.)



dans les épines et le fer à cheval blond des mousserons apparaissait sur les prés ras. Déjà, le marronnier s'effeuillait et l'alizier rougissait comme une vierge. Les crépuscules étaient mous, cotonneux ; le sol gardait des empreintes.

Jacques en reconnaît plusieurs et on le vit s'absenter à son tour, en faisant le mystérieux. Le sergent parla d'espion et proféra des menaces sans amener d'autre réponse qu'un sourire. Enfin, un soir, le paysan, accroupi près d'un feu de genêts, fuma un brin de laiton et deux piquets. En le regardant, les gars de la terre comprîrent et riaunèrent dans leur moustache,

UN APPAREIL POUR MARCHER SUR L'EAU



On a expérimenté au bois de Boulogne un « hydro-sky », appareil destiné à la marche sur l'eau. Il se compose de deux flotteurs en toile imperméable reliés à l'arrière par un axe sur lequel est montée une roue à quatre aubes, qui fait glisser l'appareil en avant.

SUR LE FRONT ORIENTAL

L'attention se porte encore sur les opérations des armées russes en Asie Mineure ; leur avance vers la Mésopotamie se développe avec une rapidité et un succès qui permettent d'envisager des conséquences du plus haut intérêt.

Le communiqué officiel russe du 15 mai annonçait qu'une colonne, commandée par le général Baratoff, était partie d'Ourmia et qu'elle avait fait irrruption dans la ville de Revandouz, s'emparant de dépôts importants de munitions ; l'ennemi avait battu précipitamment en retraite, abandonnant des convois et du matériel de guerre ; la cavalerie russe le poursuivait.

Ce brillant succès ouvrait à nos alliés l'entrée de la Mésopotamie. La petite ville de Revandouz est, en effet, située à la jonction de deux gorges et à un nœud de routes qui lui donne une importance militaire ; tout près passe la route d'Ourmia à Mossoul, sur laquelle se sont rencontrées les armées de Darius et d'Alexandre, à Arbelles, aujourd'hui Erbil. Les Russes sont ainsi à moins de 200 kilomètres de Bagdad et ils ont pour arriver à la ville des khalifas la vallée du Tigre.

Leur avance va gêner considérablement la sixième armée turque qui est opposée aux forces britanniques envoyées au secours de Kut-el-Amara, d'autant qu'une autre armée russe s'avance de Kars-i-Chirin dont elle s'est emparée récemment. La situation des Turcs paraît assez sérieuse pour qu'on ait annoncé le départ d'Enver pacha pour Bagdad.

La question se pose de savoir si les Turcs pourront disposer de renforts suffisants et les envoyer assez à temps pour empêcher les Russes de prendre Mossoul.

En Arménie, les Russes se heurtent maintenant à une résistance plus forte des Turcs. Ceux-ci ont amené de nouvelles troupes vers Erzindjan et ont même prononcé une offensive contre le centre des armées du grand-duc Nicolas. Le 12 mai, les Russes s'emparaient, dans la direction d'Erzindjan, d'un haut massif qui domine toute la région adjacente et qui avait été puissamment organisé par l'ennemi ; ils faisaient prisonniers trente officiers et trois cent soixante-cinq soldats. A leur aile gauche, ils remportaient en même temps un brillant succès, enlevant un canon, deux mille fusils, une quantité considérable de munitions et de matériel.

Le 13 mai, les Turcs prenaient l'offensive et, après un combat acharné, refoulaient les avant-gardes russes ; mais ils étaient aussitôt arrêtés par le feu de nos alliés et subissaient des pertes sérieuses.

Les jours suivants, des combats avaient lieu à Mahamatun et dans la direction de Diarbékir.

En Russie même, la grande offensive annoncée du maréchal von Hindenburg contre le front de Riga et de Dvinsk n'a pas encore

eu lieu. Le 11 mai, les Allemands ont bien attaqué dans la région de Jacobstadt, mais ils ont subi un échec ; de même au sud-ouest du lac Medmus.

Le 13, à la suite de rafales extraordinairement violentes d'artillerie, ils ont attaqué près du village de Iepoukn en formations massives ; les Russes ont alors déclenché un feu si meurtrier que les rangs allemands ont été en un instant bouleversés et rejetés. Les Allemands sont revenus à quatre reprises à la charge, mais chaque fois en vain, essuyant des pertes écrasantes. Des trois brigades ennemis qui ont pris part à ce combat, une au moins a été détruite.

Le 15, les Allemands ont attaqué avec des effectifs importants les tranchées russes au nord du lac de Miadziolé ; ils ont d'abord réussi à pénétrer dans quelques tranchées avancées ; une vigoureuse contre-attaque les en a délogés aussitôt.

Le général Kouropatkine, qui commande les armées russes de la région du Nord, est tellement convaincu de l'impuissance des Allemands à forcer ses lignes qu'il a déclaré à une délégation d'habitants de Riga qu'ils n'avaient rien à craindre et qu'ils pouvaient conserver auprès d'eux leurs enfants.

Sur les autres secteurs de l'immense front on n'a signalé que des luttes d'artillerie et quelques tentatives avortées de l'ennemi pour approcher des positions russes.

A Salonique, les mouvements de troupes continuent des deux côtés. L'armée serbe reconstituée est transportée dans le camp retranché de Salonique ; bientôt elle pourra prendre part à l'offensive qui se prépare. Le roi Pierre et le prince héritier vont se mettre à sa tête.

Le général Moschopoulo, qui commande le 3^e corps d'armée grec de Salonique, a adressé aux troupes un ordre du jour à l'occasion de l'arrivée de l'armée serbe. Il ordonne aux soldats grecs de témoigner aux Serbes les mêmes marques de déférence qu'aux Anglais et aux Français non seulement pour des raisons de politesse élémentaire, mais parce que des faits récents et glorieux unissent indissolublement les armées hellène et serbe ; les Grecs doivent témoigner leur sympathie pour la nation si cruellement éprouvée.

Les restes du zeppelin abattu dans la nuit du 5 mai ont été transportés place de la Tour-Blanche ; on reconstitue la carcasse du dirigeable.

Le général Sarrail a fait occuper Dova-Tépé au nord-est du lac Doiran. D'autres éléments de troupes ont été poussés dans la direction de Monastir.

Une de nos escadrilles, composée de quatorze avions, a bombardé le 14 mai le dépôt du camp germano-bulgare de Xanthi ; quatre cents bombes ont été lancées et ont atteint notamment la dixième division bulgare ; tous nos avions sont rentrés indemnes à Salonique ; le trajet était de 400 kilomètres aller et retour. Dans la nuit du jeudi précédent, nos avions avaient bombardé les camps de Guevgeli où ils avaient causé des dégâts importants.

Ferdinand de Bulgarie s'est rendu dernièrement à Monastir.

LA VILLE DE PARIS PENDANT LA GUERRE

L'accueil que reçoit du public la nouvelle émission de Bons Municipaux, et qui se traduit déjà par 185 millions de souscriptions sur un montant de 300 millions de francs, est des plus significatifs.

Il prouve que le crédit de la Ville de Paris, qui a toujours été un des premiers du monde, a encore grandi au cours des événements qui se sont succédé depuis bientôt vingt-deux mois, grâce à l'habile administration de M. M. Delanney, préfet de la Seine, qui a su prévoir et résoudre les graves difficultés occasionnées par l'état de guerre.

Il faut d'ailleurs se souvenir que depuis le début des hostilités, la Ville de Paris, tout comme elle l'avait fait en 1870-1871, a tenu tous les engagements pris antérieurement. A aucun moment, elle n'a interrompu ni le remboursement de ses obligations amorties, ni le paiement des lots afférents à chaque tirage, et cela sans tenir compte des facultés qui lui étaient réservées par le décret du 20 août 1914.

Bien plus, elle a tenu à assurer, comme en temps normal, la bonne marche de tous les services municipaux et à témoigner, dès les premiers jours de la mobilisation, de la plus généreuse initiative.

Dès le 5 août 1914, le Conseil Municipal, constatant que la distribution des secours aux familles des mobilisés, dont la charge incomba exclusivement à l'Etat, exigerait certains délais, décida de payer aux intéressés une allocation provisoire. Cette allocation resta acquise aux familles lorsque celle de l'Etat fut payée avec rappel du jour de la mobilisation.

Ce n'est pas tout. Quand nombre d'industries durent arrêter le travail par suite du manque de direction, de matières premières, etc., la Ville posa, la première, le principe d'allocations au chômage. Et, pour encourager les municipalités à suivre cet exemple, le Gouvernement décida que l'Etat participerait aux dépenses de cette nature dans la proportion d'un tiers.

C'est donc, en quelque sorte, une dette de reconnaissance que le public acquitte en répondant à l'appel qui lui est adressé, et en effectuant, en même temps, un placement aussi sûr qu'avantageux.

Les Bons Municipaux en cours d'émission donnent, comme leurs devanciers, un intérêt sans retenue pour impôts et taxes, de 5,25 % par an pour ceux à six mois, et de 5,50 % pour ceux à un an.

En outre, ils comportent, pour leurs détenteurs, un droit de souscription par préférence aux Emprunts que la Ville pourra émettre avant la date de leur échéance, et, en raison de la diversité de leurs coupures — 100, 500, 1.000 francs, — ils conviennent à toutes les catégories d'épargnants.

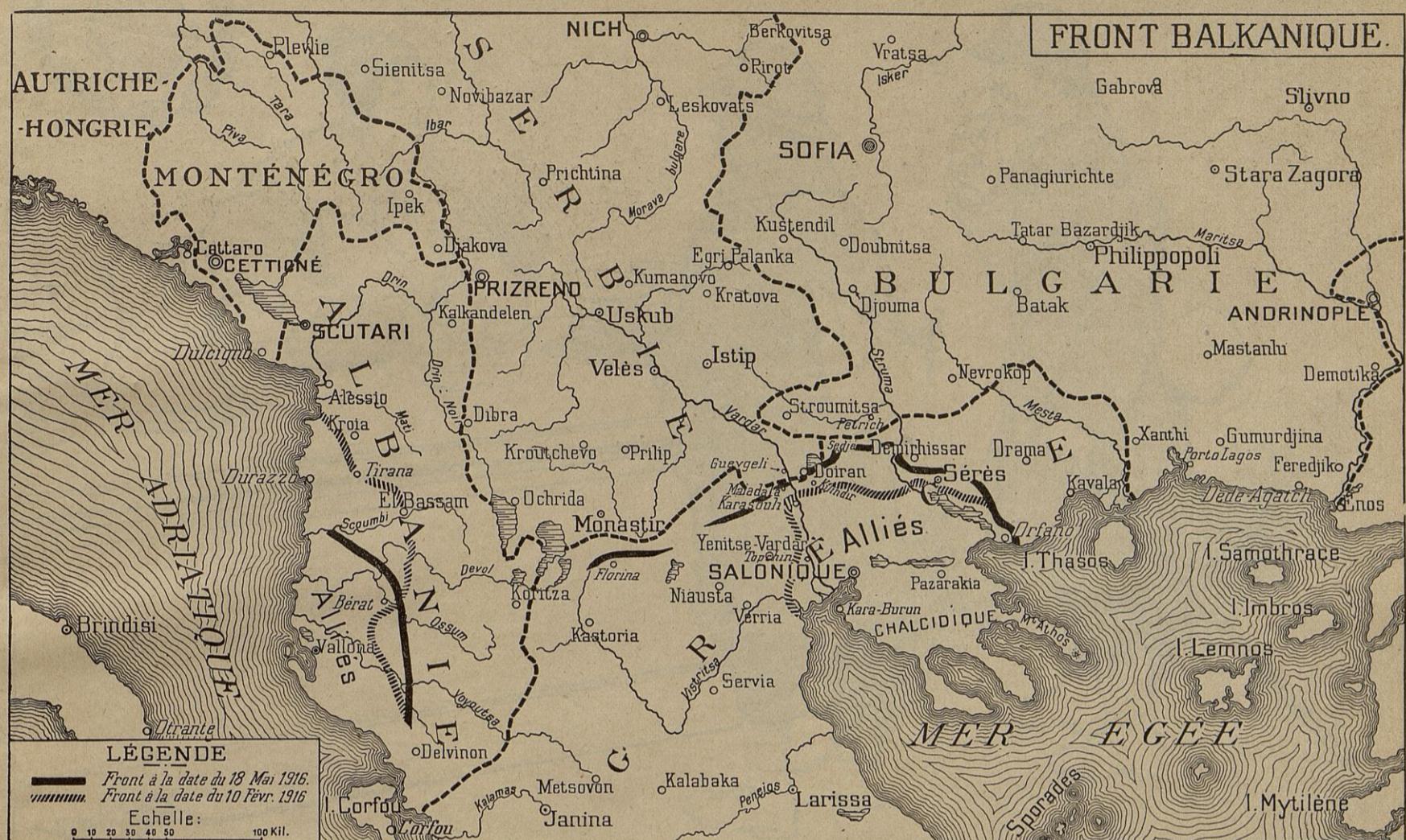
Enfin, n'omettons pas de dire qu'ils sont délivrés aux guichets de la Caisse Municipale immédiatement contre espèces, c'est-à-dire sans aucune perte de temps pour les souscripteurs.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au Document le plus intéressant.

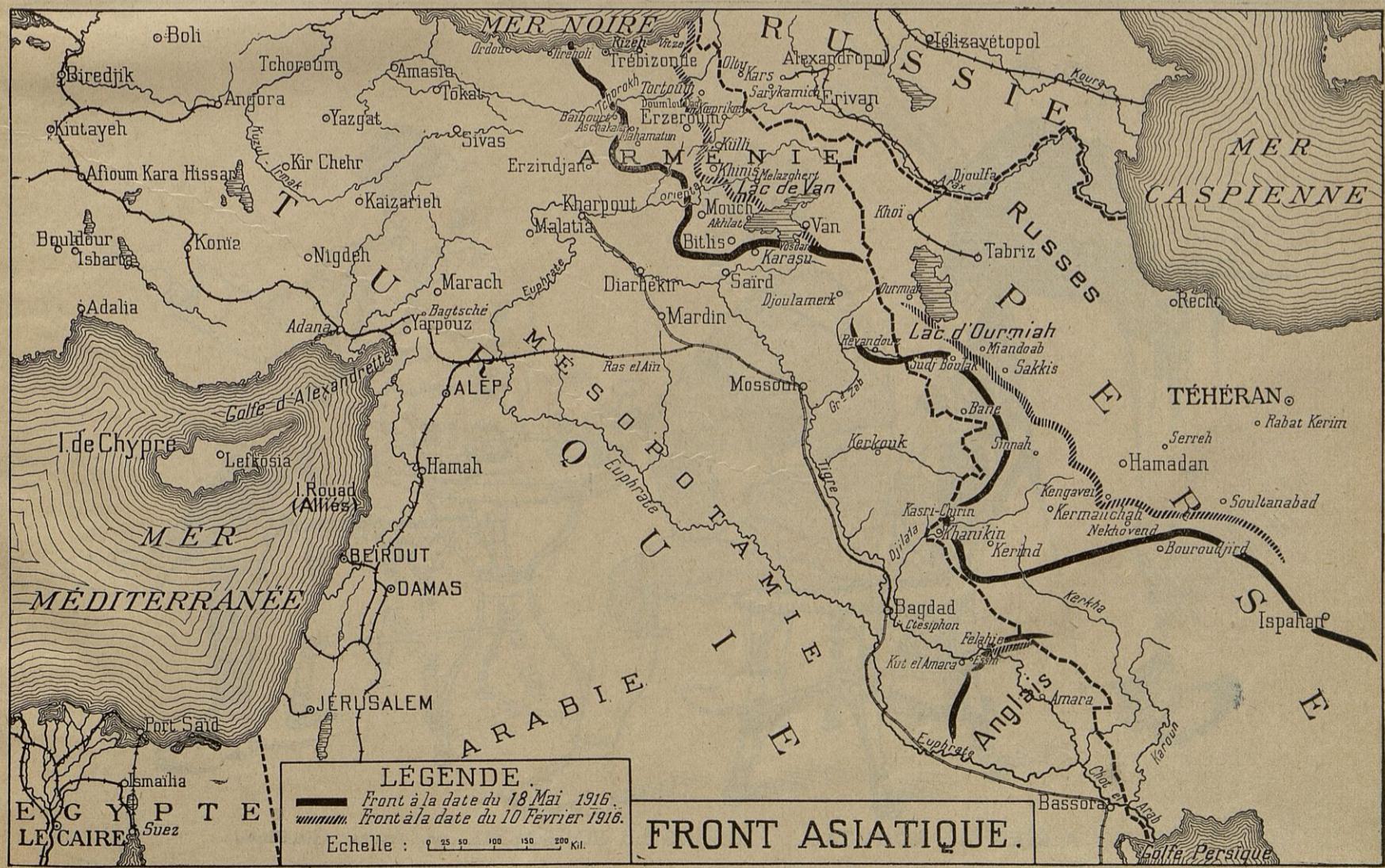
La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 83, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au Document paru dans le haut de la page 2 de ce fascicule et intitulé "Sur les Routes de Verdun".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LES OPÉRATIONS EN ASIE

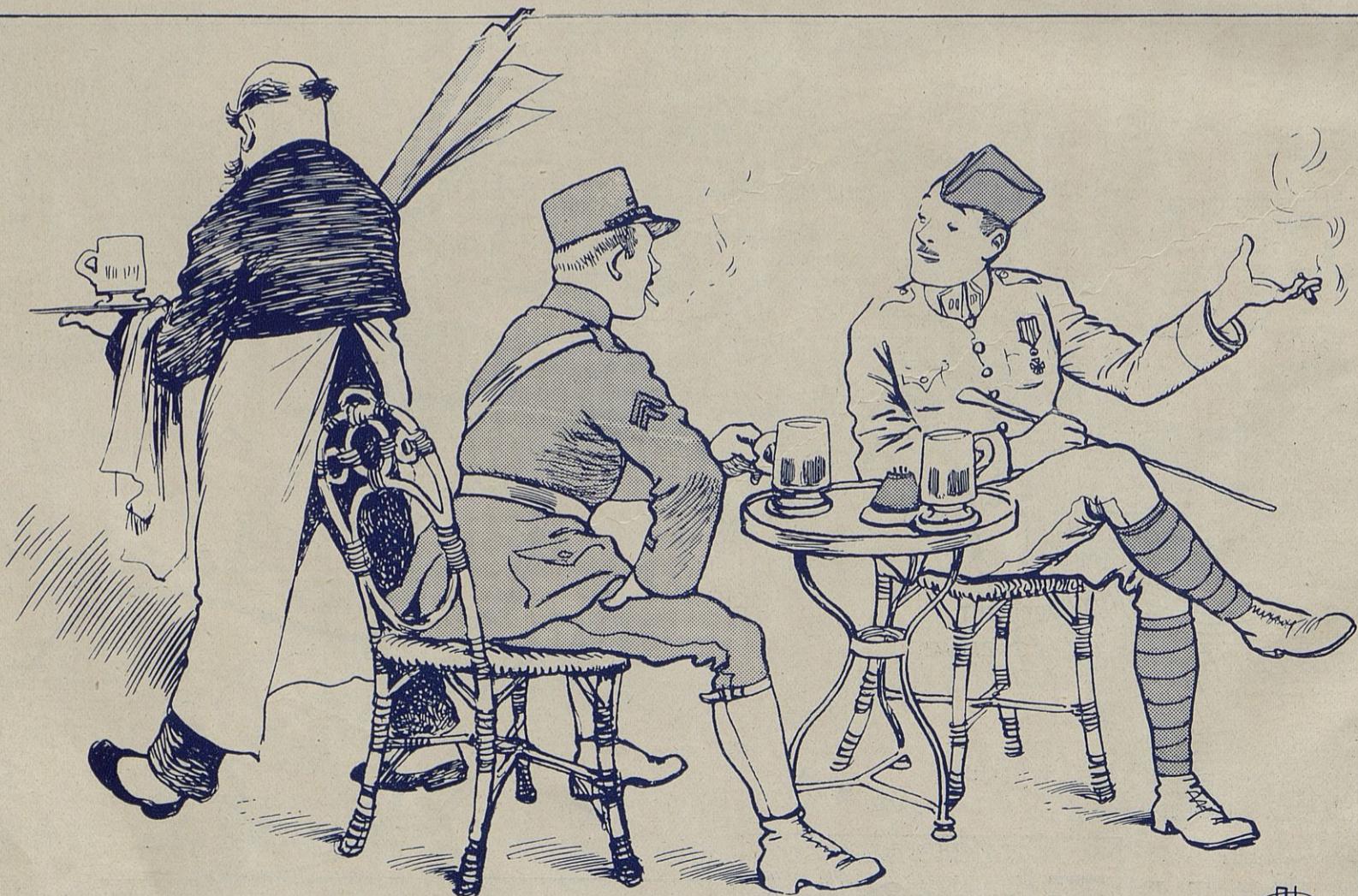


La Guerre en Caricatures



GLORIOLE, par ALBERT GUILLAUME

— Mon mari aussi a été à Verdun... même que le pauvre cher homme y faisait son service militaire... en 1883...



IL N'Y A RIEN DE NOUVEAU... DEPUIS LE ROI-SOLEIL, par ALBERT GUILLAUME

— Ça ne te bile pas, toi, qu'on change l'heure légale ?...

— Non... je dirai comme les courtisans de Louis XIV : « Il est l'heure qu'il plaira à Votre Majesté ».